

des de Paulhac ne fût pas très vaste, elle l'était plus que leur appartement parisien, et la chambre d'Antoinette, située au fond d'un corridor, se trouvait moins exposée aux invasions souvent intempestives de Madeleine qui, trop indifférente pour rechercher sa cousine quand elle jouissait d'un plaisir quelconque, était trop désœuvrée pour ne pas l'accabler du matin au soir de sa société, lorsque toute autre lui était refusée. Or, cette société manquait souvent de charme, non que Madeleine fût une méchante fille : on n'aurait trouvé aucune noirceur sous le côté gauche de son corset de satin ; mais, chose qui eût fort surpris ceux qui la voyaient dans les salons, elle était absolument dénuée de conversation. En dehors du tati-ta-ta mondain, il n'y avait plus rien ; en sorte que l'intimité avec elle devenait tout à fait pesante. Lorsque les petits caucans de la veille étaient épuisés, ainsi que les projets du lendemain, Madeleine tombait dans une torpeur complète d'où elle ne sortait qu'à moitié pour répondre par monosyllabes aux questions qu'on s'ingéniait à lui faire. En revanche, elle déployait, ainsi que sa mère, une énergie surhumaine pour s'amuser. A Paris, ces dames n'avaient d'énergie que de dix heures du soir à cinq heures du matin ; à X., elles pratiquaient en outre l'énergie diurne, car les chasses, les carrousels, les rallie-papiers avaient lieu sous la lumière du soleil, ce qui n'empêchait pas les concerts et les bals de se déployer à celle des lustres. Christiane n'avait pas exagéré : il fallait une santé de fer pour supporter cet entraînement perpétuel.

La ville de X. possédait un régiment de chasseurs à cheval dont les officiers formaient l'appoint, aussi agréable qu'utile, de toutes les réunions mondaines. Huit jours ne s'étaient pas écoulés sans que Madeleine eût confié à Antoinette, sous le sceau du secret, qu'elle n'épouserait jamais qu'un officier de chasseurs, car elle ne savait qu'admirer le plus en eux de leur élégance, de leur amabilité ou de leur consommation du sport.

— Je veux un *sportsman*, dit Madeleine, avec énergie. Viens, ajouta-t-elle : je vais te montrer ces chers trésors ; tu me diras lequel tu préfères, car je n'ai pas encore fait mon choix.

— Me les montrer ! s'écria Antoinette : où donc sont-ils ? C'est vendredi, aujourd'hui ; ma tante ne reçoit pas le vendredi.

Madeleine cligna de l'œil sans répondre, disant seulement à demi-voix :

— Viens dans mon cabinet de toilette.

Ceci intrigua fort Antoinette qui se demandait quel rapport pouvait avoir le cabinet de toilette de sa cousine avec les officiers du... chasseurs.

En arrivant à la porte, Madeleine mit un doigt sur ses lèvres pour recommander le silence ; puis elle ouvrit doucement et marcha sur la pointe des pieds jusqu'à la fenêtre dont la jalousie était hermétiquement baissée. Elle invita alors Antoinette à regarder par l'intervalle des planchettes.

Les derrières de la villa de Paulhac donnaient sur les communs de l'habitation de M. de Tréfois, jeune capitaine au... chasseurs. Antoinette aperçut d'abord les écuries, au fond d'une grande cour dans laquelle plusieurs officiers formaient le cercle autour d'un cheval que tenait l'ordonnance de M. de Tréfois.

Madeleine chuchota à son oreille :

— C'est Diavolo. Il a gagné un premier prix à Saint-Germain, avant